

E N Q U Ê T E S &
ANCRAGES
REVUE SCIENTIFIQUE PLURIDISCIPLINAIRE

Titre de l'article : L'enquête et sa fin : une réanalyse comparée de deux enquêtes sur des revues partisans

Auteur de l'article : Thibaut RIOUFREYT

Post-doctorant en science politique à l'Institut de Sciences politiques Louvain-Europe (ISPOLE), Université catholique de Louvain
Chercheur associé au laboratoire Triangle (UMR 5206)

Résumé : Cet article se propose d'interroger la mise à l'épreuve de la réanalyse de données qualitatives, de ses conditions de possibilité, à travers la question peu abordée de *l'enquête et de sa fin*. D'une part, l'enquête terminée, cela signifie-t-il que le matériau est par là-même « épuisé » lui aussi ? Et si, à l'inverse, les matériaux sont plus riches que ce qu'un chercheur peut en analyser, sont-ils susceptibles d'une multitude d'analyses secondaires au point que leur étude soit proprement infinie ? D'autre part, la réanalyse n'est-elle pas un processus interminable tant elle implique un long travail de contextualisation de l'enquête et d'immersion dans les données ? Mais surtout, en posant de nouvelles questions à un matériau non prévu à cette fin, le risque n'est-il pas l'impossibilité de bénéficier d'un analogue de la saturation des données, *i.e.* cela même qui permet de terminer l'enquête ? Pour pouvoir répondre à ces questions, cet article se base sur la réanalyse de deux enquêtes qualitatives : la première réalisée par Frédérique Matonti sur *La Nouvelle Critique*, la seconde menée par Émeric Bréhier sur les revues politiques de la gauche non communiste.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

Mots clés : Réanalyse / Données / Enquête / Analyse qualitative / Contextualisation / Saturation / Méthodologie

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

Pour citer cet article : Rioufreyt, T., « L'enquête et sa fin : une réanalyse comparée de deux enquêtes sur des revues partisans », *Enquêtes et Ancrages : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête*, 2017.

L'enquête et sa fin : une réanalyse comparée de deux enquêtes sur des revues partisans

Thibaut RIOUFREYT

L'analyse secondaire des enquêtes qualitatives en sciences sociales a connu un développement significatif depuis la fin des années 1990 au Royaume-Uni et en Europe (Corti et Thompson, 2004 ; Heaton, 2004). Comparativement, elle est encore peu diffusée en France. Par ailleurs, si cette pratique est ancienne en anthropologie (Burawoy, 2003), elle reste marginale chez les politistes et les sociologues qui pratiquent les méthodes qualitatives (Silberman, 1999 ; Laferté, 2006 ; Duchesne et al., 2014)¹. Fort des premières impulsions données à l'analyse secondaire en France, cet article se propose de revenir sur la réanalyse de deux enquêtes qualitatives : la première réalisée par Frédérique Matonti sur *La Nouvelle Critique* entre 1967 et 1980 (Matonti, 1996), la seconde menée par Émeric Bréhier sur les revues politiques de la gauche non communiste de 1958 à 1986 (Bréhier, 2000)². Réalisée dans le cadre de l'ANR réAnalyse et du projet beQuali, cette recherche a consisté à analyser les 81 entretiens conduits par ces deux chercheurs pour les interroger à partir de nouvelles questions³. Dans le cadre d'une enquête menée précédemment sur le Parti socialiste des années 1990-2000, j'avais étudié une mutation profonde des relations entre professionnels de la politique et les producteurs d'idées, marquée par une dévalorisation de la figure de l'intellectuel de parti au profit de l'expert (Rioufreyt, 2012). Toutefois, faute d'une enquête socio-historique, je ne pouvais déterminer de manière précise à la fois ce qui avait réellement évolué et pourquoi. Dans cette perspective, la réanalyse me paraissait présenter une double vertu méthodologique. D'une part, elle donne accès à des matériaux qualitatifs à propos de terrains et d'enquêtes disparus depuis plusieurs décennies. Ce faisant, elle permettait d'introduire l'enquête de terrain là où l'analyse archivistique est le plus souvent la seule option possible pour étudier des groupes ou des acteurs du passé. D'autre part, elle rendait possible une analyse longitudinale permettant de comparer dans le temps les transformations de l'intellectualité en milieu partisan⁴.

¹ Un flou terminologique accompagne ces nouvelles pratiques : revisite, analyse secondaire, réanalyse ou encore, réutilisation. J'utiliserai pour ma part le terme *réanalyse* pour désigner ma démarche et la distinguer de l'analyse secondaire, qui renvoie à des manières de faire et à des épistémologies assez différentes, notamment outre-Manche (voir Duchesne, 2017). Il ne s'agit en effet pas pour moi de faire une analyse secondaire dans une perspective d'évaluation et de vérification de la validité des résultats mais une réanalyse de deux enquêtes visant à répondre à de nouvelles questions sur les mêmes objets.

² Les deux enquêtes correspondent au travail de doctorat de chaque chercheur premier. Toutefois, pour l'enquête d'É. Bréhier, j'ai adjoint ces deux mémoires (travail de fin d'études et DEA) dans la mesure où ces derniers portent sur le même objet et en constituent les prémisses.

³ Pour une présentation du corpus, voir infra, p. 13.

⁴ Pour une présentation plus détaillée des apports de la réanalyse à l'étude des intellectuels et des revues partisanes, dimension que pour des raisons pratiques je ne peux développer ici, voir Rioufreyt, 2017.

Toute réanalyse soulève une réelle difficulté épistémologique : dans quelle mesure peut-on chercher dans des matériaux des réponses à des questions auxquelles elles ne visaient pas à répondre ? Il s'agit là d'un problème classique de l'analyse secondaire au cœur d'une vive controverse outre-Manche. En effet le débat ouvert par l'équipe du projet Qualidata sur l'analyse secondaire a notamment porté sur les risques de décontextualisation engendrés par l'archivage et la mise à disposition des enquêtes et sur leurs conséquences en termes de validité de l'interprétation qu'on peut en faire. Il a ainsi opposé deux conceptions de la recherche. La première peut être qualifiée de « positiviste » ou « naturaliste » au sens où les données y sont largement conçues comme les enregistrements des faits observables dans la réalité. Ces observations peuvent être plus ou moins exactes, plus ou moins détachées de la subjectivité du chercheur suivant la qualité du protocole d'enquête et sa mise en œuvre (d'où la notion de « bonnes pratiques »). Il importe donc de les documenter pour pouvoir les valider, voire les répliquer. La distinction entre les données et le contexte est dans cette épistémologie centrale puisque c'est la capacité à détacher les données de leur contexte de collecte qui en assure la validité et l'objectivité. C'est très largement cette conception qui est défendue par les responsables des banques de données qualitatives, comme Qualidata. En face, les chercheurs/euses sceptiques quant à la possibilité de réanalyser valablement ce type d'enquête, défendent une conception qu'on qualifiera en retour de « constructiviste radicale », selon laquelle la réalité ne préexiste pas à l'observation : les observations produites dans une recherche sont indissociables de leur contexte de production ; le contexte n'est plus l'ensemble des circonstances extérieures dans lesquelles les matériaux ont été collectés mais se trouve au cœur même des données dans la manière de poser les questions en entretien, de prendre des notes pour certaines observations et pas pour d'autres, etc. Pour les tenants de ce courant, archiver est impossible car les « données » n'existent pas comme telles : ce sont des co-constructions dont la matérialisation par des documents ne peut que partiellement rendre compte. L'analyse secondaire est considérée comme vouée à l'échec (Mauthner, Parry, & Backett-Milburn, 1998). Martyn Hammersley (1997 ; 2010) ou encore Mike Savage (2005) ont cherché à faire valoir une position intermédiaire, prenant au sérieux les arguments constructivistes non point tant pour invalider toute possibilité de réanalyse que pour en définir les conditions de validité.

S'inscrivant dans cette voie intermédiaire, cet article souhaite la prolonger en interrogeant la mise à l'épreuve de la réanalyse, de ses conditions de possibilité, à travers la question, jusque qu'ici peu abordée de *l'enquête et de sa fin*. Ce problème de la clôture, de l'achèvement, de la terminaison de l'enquête se décline en deux séries de questions renvoyant tantôt à sa finalisation, tantôt à sa finitude. D'une part, l'enquête terminée, cela signifie-t-il que le matériau⁵ est par là-même « épuisé » lui aussi ? Et si, à l'inverse, les matériaux sont plus riches que ce qu'un chercheur peut en analyser, sont-ils susceptibles d'une multitude d'analyses secondaires au point que leur étude soit proprement infinie ? D'autre part, la réanalyse n'est-elle pas un processus interminable ? Elle implique le plus souvent de faire en

⁵ *Matériau* désigne ici l'ensemble des *matériaux* empiriques (notes d'observation, enregistrements et transcriptions d'entretiens, archives consultées, etc.) co-produits dans le cadre d'une enquête. Le *corpus*, lui, renvoie au matériau tel qu'il a été sélectionné, organisé, classé par le chercheur. Il renvoie déjà à une certaine conception de l'échantillonnage et du classement.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

amont une véritable *enquête sur l'enquête* afin de déterminer le corpus conservé, la manière dont a été menée l'investigation sur le terrain ou encore les méthodes d'analyse des données utilisées⁶. Elle exige également du temps pour pouvoir s'immerger dans les données, *a fortiori* lorsqu'on ne les a pas collectées ou produites soi-même. Mais surtout, en posant de nouvelles questions à un matériau non prévu à cette fin, le risque n'est-il pas l'impossibilité de bénéficier d'un analogue de la saturation des données, *i.e.* cela même qui permet de terminer l'enquête⁷ ?

Dans cet article, je tâcherai de montrer ce que la réanalyse peut apporter comme éclairage à la question de la fin de l'enquête. Trois écarts principaux semblent à l'œuvre et conditionner la validité de la réanalyse : l'écart entre la question de recherche première et seconde, l'écart entre les méthodes induites par l'une et l'autre et, enfin, l'écart entre les matériaux premiers et la nouvelle question de recherche. Or, on verra que chacun de ces écarts soulève dans le même temps la question de la fin de l'enquête. Si ces trois dimensions sont *de facto* intrinsèquement liées, elles ne se superposent que partiellement et exigent à ce titre d'être analysées spécifiquement.

1. L'adéquation entre problématiques première et seconde

La première question qui se pose à qui veut réutiliser/réanalyser des matériaux préexistants concerne l'écart entre la question de recherche initiale et celle qu'il souhaiterait soumettre au matériau premier. Y a-t-il ainsi des limites au décalage dans le questionnement au moment de la réanalyse ? Dans l'enquête qu'elle a réalisée sur les intellectuels communistes de *La Nouvelle Critique*, F. Matonti traite la problématique de l'obéissance politique et des rapports entre intellectuels et responsables de parti. Dans une perspective d'inspiration bourdieusienne, elle montre dans quelle mesure les prises de position tenues par ces intellectuels sont liées au rapport qu'ils entretiennent avec la direction, c'est-à-dire à la fois à la position qu'ils occupent au sein de la revue et du Parti et aux dispositions qu'ils ont intériorisées au cours de leur socialisation. Quant à É. Bréhier, dans son étude sur les revues de la gauche non communiste, il explique l'évolution des revues de la gauche non communiste avant tout par des variables internes au milieu socialiste, à savoir la concurrence entre les différents courants socialistes, à l'extérieur puis à l'intérieur du Parti, suite au processus d'unification du socialisme français. La perspective adoptée par É. Bréhier est en réalité double, à la fois historique et taxinomique. Sa problématique articule deux questions de recherche. D'une part, il s'agit de comprendre l'évolution des revues de la gauche non communiste entre 1958 et 1986.

⁶ L'enquête sur l'enquête désigne à la fois le *processus* (les recherches menées sur chaque enquête première) et le *résultat* (le document qui synthétise les informations recueillies). Pour la constitution de ce-dernier, je me suis inspiré du rapport-type élaboré dans le cadre du projet beQuali, dont voici un exemple accessible en ligne ici : http://bequali.fr/media/surveys_unzip/unziped_cdsp_bequali_sp1/cdsp_bequali_sp1/ESE/cdsp_bequali_sp1_report.pdf.

⁷ La notion de *saturation*, développée à l'origine par Glaser et Strauss (Glaser et Strauss, 1973, p. 61), vise à répondre à la question : « Quand donc peut-on mettre fin à l'enquête de terrain ? » On s'aperçoit assez vite quand, sur un problème, la productivité des observations et des entretiens décroît. À chaque nouvelle séquence, à chaque nouvel entretien, on obtient de moins en moins d'informations nouvelles.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

D'autre part, É. Bréhier cherche à « faire émerger de cette lecture circonstanciée des distinctions taxinomiques suffisamment valides pour être opératoires dans d'autres contextes » (Bréhier, 2000, p. 26). Autrement dit, il cherche à adjoindre à l'enquête historique une analyse structurale permettant de classer les revues politiques et d'en dégager des types à partir de la question : quel(s) rôle(s) se voit confier la revue politique ?

Par rapport aux enquêtes premières, l'enquête que je mène part d'une double interrogation. D'une part, quelle place respective est accordée à la doctrine et aux intellectuels dans ces deux partis au cours de cette période ? Y a-t-il une manière d'être un intellectuel communiste spécifiquement distincte de celle qui prévaut en milieu socialiste ? D'autre part, qu'est-ce que la relation de concurrence et de proximité avec l'autre parti a comme conséquence sur la place accordée aux intellectuels et aux revues dans chacun d'eux ? Approche comparative et approche croisée étaient donc pensées ensemble à l'origine de l'enquête. Toutefois, la réanalyse a révélé un potentiel inégal des entretiens de F. Matonti et É. Bréhier selon que l'on privilégie la première ou la seconde interrogation.

La première de mes questions – concernant la façon d'être intellectuel en milieu communiste ou socialiste – révèle de vraies correspondances avec les problématiques qui ont présidé aux recherches respectives de F. Matonti et E. Bréhier. La problématique du rapport à l'autorité politique, au cœur de l'enquête de F. Matonti, interroge une dimension fondamentale de l'intellectualité, à savoir les rapports entre savant et politique. Elle prend pour point de départ l'année 1967, date à laquelle paraît la nouvelle formule de *La Nouvelle Critique*. Or, cette date correspond plus largement à une reconfiguration de la manière dont le PCF appréhende la question intellectuelle à partir de la résolution du Comité Central d'Argenteuil de mars 1966. L'arrivée de Waldeck Rochet à la tête du PCF marque un changement progressif mais profond par rapport à la période Thorez. Si le Parti reste maître de la ligne politique, on sort définitivement du jdanovisme qui impliquait que les producteurs intellectuels lui soient subordonnés. La configuration d'alors du milieu communiste et l'exit d'une partie importante des enquêtés dans la période ultérieure expliquent que les entretiens traitent abondamment des relations entre intellectuels et Parti.

Ma question de recherche présente également de vraies analogies avec la seconde question de recherche d'É. Bréhier concernant la taxinomie des revues. La problématique d'É. Bréhier répond elle aussi à la question des rapports entre savant et politique mais cette fois à l'échelle des revues elles-mêmes et non des individus. L'objet et le niveau d'échelle diffèrent entre les deux enquêtes premières mais renvoient bel et bien à une interrogation analogue à la mienne. Les questions qu'É. Bréhier posait de manière systématique aux différents enquêtés concernant la composition du comité de rédaction, le financement et le rapport engagement/distanciation aux partis sont autant d'éléments précieux permettant d'établir le positionnement de la revue sur un continuum allant du pôle autonome au sein du champ intellectuel, où l'on trouve les revues les plus soucieuses de leur indépendance, au pôle hétéronome, où l'on trouve les revues de parti ou de courant. Mais ces questions permettent par ailleurs de saisir de manière indirecte le positionnement des enquêtés eux-mêmes, même si telle n'est pas la perspective méthodologique adoptée par É. Bréhier, au sens où les

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

réponses des enquêtés renvoient au moins autant à leurs propres positions éthico-politiques qu'à la réalité de la revue dont ils ont été les animateurs.

Concernant la seconde question de recherche, le bilan est plus contrasté. D'un côté, certains extraits apportent des informations extrêmement intéressantes, parfois même inédites. De l'autre, les passages dans les entretiens renvoyant à cette dimension restent assez peu nombreux. Les entretiens réalisés par É. Bréhier montrent ainsi que le Parti socialiste entretient lui-même des rapports ambivalents aux intellectuels, fluctuant entre l'exigence à l'égard de ces derniers pour qu'ils endossent la position de l'intellectuel organique, *comme* le PCF, et la valorisation de l'intellectuel libre, *contre* le PCF. L'ambivalence du rapport des socialistes au PCF, entre fascination et rejet, comparaison et distinction, se traduit ainsi dans son rapport aux intellectuels. C'est sans doute là d'ailleurs l'un des éléments majeurs qui explique l'échec répété des différentes formules de *La Revue socialiste*. Les entretiens ne sont donc pas muets concernant la seconde question de recherche.

De même, on trouve des éléments précieux dans les entretiens de F. Matonti. La « crise des intellectuels » que connaît le PCF en 1978, qui donne lieu à l'arrêt par la direction de *La Nouvelle Critique* et de *France-Nouvelle* peu de temps après, ne peut se comprendre si on ne saisit pas à la fois la concurrence qu'exerce le Parti socialiste post-Epinay dans le domaine intellectuel et la place qu'occupe le Programme Commun dans les représentations des membres de ces deux revues. Plusieurs entretiens montrent ainsi que ce dernier aspect est particulièrement important pour la génération des intellectuels entrés à *La Nouvelle Critique* autour de 1968, dont le rapport aux socialistes diffère de ceux de la génération précédente. La rupture du Programme commun par la direction communiste sonne comme un coup de tonnerre pour eux. Ils comprennent qu'en même temps que le basculement du rapport de forces en faveur des socialistes, se clôt le cycle ouvert par la résolution d'Argenteuil de 1966 et l'autonomie relative des intellectuels qui l'accompagnait.

Les entretiens semblent confirmer la pertinence du lien que j'avais établi entre rapport aux intellectuels et rapport entre les deux partis, singulièrement pour la période 1968-1980. On ne peut donc pas dire de la réanalyse qu'elle a échoué concernant la seconde question de recherche. Les éléments empiriques se révèlent suffisants pour renforcer ou affiner certaines hypothèses, bien qu'en trop faible nombre pour les valider. Les résultats dégagés sont réellement importants mais pas suffisamment robustes à eux-seuls et nécessitent d'asseoir et de compléter la réanalyse des entretiens par un travail d'archives et de revisite du terrain. Dans cette perspective, on peut dire que la *finitude* de l'enquête a trait à sa *finalité*, que les réanalyses possibles sont limitées par l'effet de problématique⁸. Ce premier écart étant traité, on peut néanmoins imaginer des cas où l'adéquation entre les questions de recherche initiales

⁸ Si ce constat vaut pour la réanalyse que je mène comme pour d'autres en sociologie qualitative, il ne saurait épuiser la question dans la mesure où l'on peut tout à fait imaginer d'autres formes de réanalyses, sur le plan historique ou le plan linguistique par exemple, qui en s'intéressant moins au contenu ou au sens qu'à la forme de l'énonciation ou aux informations factuelles, seraient moins contraintes par l'effet de problématique que je ne le fus.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

et nouvelles est réelle, la réanalyse échouant pour d'autres raisons, liées cette fois aux méthodes induites par chacune d'elles.

2. L'adéquation entre méthodes premières et secondes

Le deuxième écart porte sur l'adéquation entre la/les méthode(s) utilisée(s) par le chercheur premier et la/les méthodes qu'implique la question de recherche seconde. Dans ce cadre, trois critères ont été déterminants : le degré de directivité des entretiens, le mode de sélection de la population enquêtée et le type d'éléments recherchés dans l'entretien.

Le premier critère est le *degré de directivité des entretiens*. En collectant/co-produisant les matériaux, le chercheur entend obtenir des éléments de réponses aux questions qu'il se pose. La collecte/production est donc toujours orientée, ce qui n'est pas synonyme de biais, mais au contraire d'adéquation entre les matériaux empiriques et la question de recherche. Cette adéquation nécessite des choix opérés par le chercheur en vue d'obtenir un matériau riche et congruent avec ses besoins. Le matériau n'est donc jamais brut. Il n'y a pas de « données » qui seraient déjà là et que le chercheur n'aurait plus qu'à « collecter » ou « recueillir ». Par conséquent, les matériaux sont co-construits par la relation enquêteur/enquêté (Savage, 2005). Il existe néanmoins des degrés de co-construction fort variables selon les techniques d'investigation et les méthodes d'analyse employées. L'entretien dit « semi-directif » est sans doute la méthode la plus utilisée en sociologie et en science politique. Il est réalisé à partir d'une grille de questions – appelé aussi souvent « guide d'entretien » – que l'enquêteur pose en adaptant plus ou moins leur ordre et leur formulation, et en sollicitant un approfondissement variable des réponses. Toutefois, la formule même d'entretien *semi-directif*, sa relative sous-détermination sémantique, la variété des pratiques et des conceptions qu'elle accueille en son sein oblige à regarder de plus près la manière dont chaque chercheur premier conçoit et conduit ses entretiens.

En l'occurrence, les deux chercheurs premiers utilisent ici cette formule des entretiens semi-directifs. La comparaison des deux corpus premiers révèle néanmoins un degré de directivité variable. Les entretiens menés par É. Bréhier sont davantage directifs parce qu'orientés vers la réponse à des questions d'ordre informatif précises (voir *supra*). Ceux conduits par F. Matonti révèlent une conception davantage compréhensive et ethnographique de l'entretien qui autorise des « digressions » et discussions qui dépassent le cadre de la grille d'entretiens initiale. Par ailleurs, les entretiens semblent moins longs dans la première enquête que dans la seconde. Volume du corpus et directivité de l'entretien sont ainsi deux critères liés, dans la mesure où des entretiens longs et répétés favorisent un dépassement du cadre de la problématique. Toutefois, le degré de directivité ne diffère pas seulement entre corpus d'enquêtes mais également entre entretiens issus d'un même corpus et réalisés par le même chercheur. On peut ainsi distribuer les matériaux le long d'un continuum de cas possibles selon leur degré de co-construction, allant du matériau émique « collecté » par le chercheur (comme le don d'archives privées après l'entretien) au matériau largement façonné par ce-

dernier (comme les notes qu'il prend pendant l'entretien). Deux entretiens réalisés par F. Matonti illustrent parfaitement cette variation à l'intérieur d'un même corpus. Le premier a ceci de caractéristique que la transcription a été négociée, relue et en partie amendée et modifiée par écrit à la demande expresse de l'enquêté qui l'avait formulé dès le début de l'entretien, comme le confirme l'enregistrement audio. Cette demande est due au passage d'une autre chercheuse avant F. Matonti, qui avait publié certains extraits de l'interview dans un de ses ouvrages sans demander l'accord du témoin. La chercheuse première arrivait donc alors que le terrain avait été en partie « brûlé » par une collègue. Ici la part émiqque du matériau est plus forte. Le second entretien, lui, se caractérise par une part émiqque plus grande dans la construction de l'entretien, non pas *a posteriori* – au travers d'une relecture et de modifications à l'écrit – mais pendant l'entretien lui-même. Au cours de cet entretien, relativement court, l'enquêté, ancien de *La Nouvelle Critique*, devenu journaliste spécialiste de l'U.R.S.S. puis de la Russie, déploie des phrases très construites, anticipe lui-même les questions et s'exprime avec un débit rapide. On observe ainsi que les relances de F. Matonti sont à la fois très rares et courtes. La position dominante de l'enquêté (notamment sa notoriété), renforcée par le contexte de l'entretien (il a lieu dans les locaux d'un quotidien célèbre), ainsi que sa maîtrise de compétences d'expression orale et de synthèse liées à sa socialisation comme normalien, journaliste et expert médiatique, lui permettent d'imposer son rythme et le contenu de l'entretien. Cependant, on peut penser qu'il s'agit là moins de domination que d'homologie sociale. L'enquêté présente en effet des propriétés sociales proches de celles de l'enquêtrice, elle-même normalienne. Il est en outre familier du mode de raisonnement universitaire, habitué aux entretiens et à l'exposition orale, si bien qu'il comprend les attentes de cette dernière et les anticipe. Le degré de directivité varie donc non seulement entre enquêteurs mais également entre entretiens au sein d'un même corpus.

Le second critère méthodologique est le **mode de sélection de la population enquêtée**. Le processus d'échantillonnage désigne notamment « l'opération par laquelle le chercheur décide de travailler sur un cas unique (acteur, lieu, événement) ou à partir de plusieurs cas. Chacune des orientations (cas unique, cas multiples) comporte ensuite ses propres critères et ses propres enjeux » (Savoie-Zajc, 2006, p. 101-102). Alvaro Pires identifie, pour le choix du cas unique, les critères de la pertinence théorique, la qualité intrinsèque et l'exemplarité du cas, sa valeur heuristique, son intérêt social et son accessibilité. Dans la situation de cas multiples, deux enjeux sont poursuivis : celui de la diversification et celui de la saturation (Pires, 1997). Les enquêtes premières correspondent bien à ces deux pôles. D'un côté, F. Matonti a choisi de travailler sur un cas unique – *La Nouvelle Critique* – à la fois parce que cette revue a elle-même incarné au cours de son histoire toutes les gammes du rapport à l'autorité partisane (de l'orthodoxie zélée à la dissidence ouverte) et parce qu'on trouve parmi ses membres une diversité de profils sociaux. La chercheuse a donc cherché à interviewer non seulement les figures principales de la revue mais également les autres membres de l'équipe de rédaction. Si bien que les entretiens réalisés donnent à voir une diversité bien plus grande des complexions intellectuelles individuelles. Cas unique, donc diversité au sein du cas.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

É. Bréhier opte au contraire pour une entrée par cas multiples (avec plus de 19 revues étudiées) car c'est au niveau de la revue, bien plus que des individus, que se situe l'échelle d'analyse. Dans cette optique, la diversification des revues étudiées (à travers la recherche de cas contrastés) constitue le critère principal de l'échantillonnage afin de permettre la construction d'une typologie valide. Ces critères, associés à ceux de la faisabilité et de l'accessibilité, expliquent que pour chaque revue, É. Bréhier n'a interviewé qu'un ou deux individus parmi les principaux animateurs. Cas multiples, donc faible diversité au sein de chacun d'eux. L'effet de saturation n'est pas seulement une question de volume des matériaux mais surtout de choix des cas/interviewés. La saturation recherchée se situe dans l'enquête de F. Matonti au niveau des types d'enquêtés tandis qu'elle s'exerce davantage pour l'enquête d'É. Bréhier au niveau des types de revues. L'échantillonnage a donc, en retour, un effet sur la possibilité ou non pour la réanalyse de disposer de l'effet de saturation. En l'occurrence, la force de la réanalyse des entretiens de F. Matonti et É. Bréhier est de bénéficier de la saturation en ce qui concerne respectivement la typologie des profils intellectuels et celle des revues intellectuelles de parti. Il convient en revanche de compléter la réanalyse de ces entretiens par le dépouillement des archives et la réalisation de nouveaux entretiens afin de vérifier si les résultats obtenus par F. Matonti sont transférables aux intellectuels d'autres revues communistes de l'époque et si, à l'inverse, il est possible de rendre davantage compte de la pluralité des complexions intellectuelles au sein de chacune des revues étudiées par É. Bréhier.

Le troisième critère méthodologique concerne, enfin, **le type d'éléments recherchés dans l'entretien**. Ce dernier vise-t-il à obtenir des informations ou du sens, du factuel ou de l'expérientiel, du réel ou du vécu ? On peut en effet distinguer deux logiques de codage en analyse qualitative. L'*indexation* consiste à identifier les thèmes abordés ou les informations intéressantes dans un matériau. Le code est ici une *rubrique* qui désigne et décrit *ce dont parle* l'enquêté. L'*interprétation*, elle, consiste à qualifier le vécu, l'expérience de l'acteur ; le code est alors une *étiquette* qui analyse *ce qu'il dit* à ce sujet (Lejeune, 2014, p. 63-64). Cette distinction permet d'une part, d'affiner le codage des entretiens premiers, d'autre part de saisir plus finement les différences de méthodes entre chercheurs premiers, ce qui n'est pas sans conséquences sur la validité de la réanalyse.

Dans l'analyse des entretiens, j'ai essayé de tenir ensemble approches informative et interprétative. D'un côté, le codage des entretiens sous Atlas.ti a consisté à relever toutes les informations factuelles sur les groupements (revues, clubs, partis, courants intra-partidaires, syndicats) mentionnés par les enquêtés : leur fonctionnement pratique, leur histoire, etc. Dans le même ordre d'idées, j'ai systématiquement codé les informations mentionnées par les enquêtés sur chacun d'eux afin de constituer, après recoupement, une notice biographique par individu. Mais la réanalyse que j'ai menée s'inscrit également dans une approche interprétative. Dès lors, il ne s'agit plus d'expliquer ce qui s'est vraiment passé mais davantage de comprendre la manière dont les acteurs l'ont vécu ou, plus exactement, ce que cela nous apprend de leurs catégories de pensée. Un second type de codage des entretiens sous *Atlas.ti* visait donc à saisir leur profil intellectuel, leur conception de ce qu'est un intellectuel à travers

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

la manière dont les enquêtés ont vécu leur investissement dans la revue, leur engagement au Parti, leur rapport à la direction, etc. Les deux types de codage peuvent être menés dans la même enquête. En revanche, cela a impliqué de coder deux fois chaque entretien de manière séparée. Les logiques d'indexation et d'interprétation sont en effet difficilement compatibles dans la même phase de codage tant la manière de construire les codes et de les intituler diffère radicalement⁹.

À partir des questions récurrentes d'É. Bréhier, constitutives de sa grille d'entretien, j'ai dégagé 8 métacodes distincts et réguliers :

- Composition de la revue
- Utilisation de pseudonymes
- Statut de la revue (revue de partie ou revue indépendante)
- Fonction de la revue (défendre la ligne ou accueillir le débat d'idées, faire de la pédagogie, de l'instruction civique, expliciter l'actualité ou défendre des positions)
- Fonctionnement pratique de la revue (fréquences des réunions, mode de préparation des numéros, etc.)
- Tirages et abonnements
- Finances
- Animation collective/revues personnelles

De manière significative, tous ces éléments renvoient à la collecte d'informations plus qu'au recueil d'une expérience vécue. Il s'agit d'obtenir des informations factuelles afin d'établir ce qui s'est réellement passé, ces informations étant ensuite recoupées avec les archives. La source orale est alors vue comme un complément d'informations par rapport à la source écrite. Conception des rapports entre sources et conception de l'analyse sont donc ici solidaires. L'enquête de F. Matonti révèle, elle, davantage une volonté de tenir ensemble information et sens, factuel et expérientiel. La chercheuse première était confrontée à un problème : « comment analyser des textes où, à la lecture, on ne détecte quasiment rien de suspect, et qui, pourtant, comme le disent mes interlocuteurs, ont entraîné des "problèmes" ? » (Matonti, 1996, p. 18) Dans cette perspective, l'emprunt aux méthodes ethnographiques lui est apparu comme une manière non seulement de pouvoir lire entre les lignes et de décrypter l'implicite dans les sources mais encore de saisir les codes du groupe social que constituent les enquêtés. L'entretien est non seulement une source d'informations mais une situation d'observation ethnographique et le moyen de reconstituer un groupe d'interconnaissance *a posteriori*. C'est pourquoi elle a veillé à ce que les entretiens « débordent » le cadre de la grille d'entretiens, avec une attention aussi bien au non-dit qu'à ce qui est dit ou, plus exactement, au sens exprimé et au sens implicite¹⁰.

⁹ Il n'y a pas d'incompatibilité en soi mais chacune d'elle requiert une posture mentale propre et passer sans cesse de l'une à l'autre s'avère à mon sens difficile. Par ailleurs, les deux logiques cumulées sur un seul et même entretien aboutissent vite à une explosion du nombre de codes qui rend le travail d'analyse ultérieur compliqué.

¹⁰ Le codage de certains entretiens de F. Matonti n'étant pas achevé, la présentation des métacodes qui en sont issus n'a malheureusement pas été possible ici.

Le codage des entretiens d'É. Bréhier s'est avéré relativement aisé lorsqu'il s'agissait d'indexer des informations. On sentait qu'ils avaient été conçus et menés en ce sens. En revanche, cela a été très compliqué à la fois de ne pas me laisser embarquer par la grille d'entretiens première et de trouver des extraits où les catégories de perception et de représentation des enquêtés surgissaient malgré tout. Car même les entretiens faits dans une logique d'indexation révèlent parfois des éléments en ce sens. Cela s'explique sans doute en partie par le fait qu'il y a toujours co-construction de l'entretien et que l'enquêté y exprime souvent bien plus que la simple réponse à des questions. Mais cela renvoie également au fait que le sens étudié ici ne saurait se réduire au sens intentionnel tel qu'il est exprimé. L'approche interprétative ne saurait se réduire à une perspective compréhensive. Le sens englobe aussi tout ce qui excède l'intention de l'enquêté et qui transparait *à travers* ses énoncés, *malgré lui*, ce que l'on peut qualifier de sens inintentionnel. Ma propre expérience d'entretiens avec des intellectuels m'avait déjà appris combien les questions posées de manière directe et générale sur ce thème (du type : « Comment percevez-vous le rôle de l'intellectuel en politique en général et au Parti socialiste en particulier ? » ou « Comment pensiez-vous alors votre rôle en tant qu'intellectuel ? ») donnaient des réponses très décevantes. Cette difficulté était par ailleurs redoublée par le caractère controversé du terme même d'intellectuel, que peu d'acteurs revendiquent. Le fait que ces questions ne soient pas posées dans les entretiens d'É. Bréhier ne constitue donc pas en soi un problème dans la mesure où la complexion intellectuelle de chaque enquêté ne se donne jamais à voir autant que dans l'implicite, que par la médiation d'oppositions structurales (abstrait/concret, vision globale/compétence spécialisée, servir le parti et la classe/défendre son autonomie, etc.)¹¹. C'est à partir de ces indices discursifs, codés sous Atlas.ti que j'ai progressivement pu dégager un nombre fini de types à partir du profil des enquêtés, renvoyant à leur manière de concevoir le rôle d'intellectuel, leur rapport au parti, etc.

Reste que, là encore, les éléments dégagés sont stimulants mais trop épars pour garantir la validité de la réanalyse et établir une typologie suffisamment robuste. Pour ne prendre qu'un exemple, je trouve tendanciellement plus d'enquêtés relevant du type « Idéologue » (intellectuel généraliste et hétéronome) chez les enquêtés de F. Matonti. Est-ce que cela renvoie à un biais dans la focale d'analyse, *i.e.* au fait que *La Nouvelle Critique* est une revue à part, y compris dans le milieu communiste, avec une surreprésentation de philosophes normaliens ? Ou est-ce que cela nous dit quelque chose de plus général, comme une appétence pour le débat théorique d'un niveau de généralité et d'abstraction plus grand dans le milieu communiste que dans le milieu socialiste de l'époque ? Ce qui serait congruent avec le fait que le type « Expert » (intellectuel spécialiste et plus distant à l'égard de l'autorité

¹¹ Pour l'analyse des entretiens, j'ai opté pour une démarche inductive largement inspirée de la *Grounded Theory Method* (GTM). Dans cette perspective, l'étude des couples d'oppositions structurales est utilisée pendant le codage ouvert pour déconstruire le contenu de l'enquêté et saisir les systèmes de représentation sous-jacentes qui ne sont pas forcément énoncées directement comme telles et pendant le codage axial afin de dégager progressivement des typologies opératoires. Elle a donc ici le statut de technique d'analyse des catégorisations émiques parmi d'autres comme l'usage de représentations en réseau, proche des cartes heuristiques, ou le carré sémiotique de Greimas.

partisane) semble à l'inverse surreprésenté en milieu socialiste. Si les deux explications ne sont pas exclusives, il est impossible, sur la base de la seule réanalyse de ces entretiens, de trancher cette question en déterminant le poids relatif de chacun de ces facteurs. Tout se passe donc comme si je disposais d'une masse de données susceptibles de répondre à mes questions suffisamment riche pour nourrir l'enquête mais trop limitée pour bénéficier de quelque chose comme d'un analogue de la saturation. Or, le principe de saturation n'est pas qu'un signal de fin : il constitue un critère de validité des résultats en obligeant à « différer l'induction »¹². La réanalyse s'arrête *de facto* quand les entretiens ont fini d'être analysés. Le défaut de la saturation – critère de validation des résultats – pose alors un véritable problème. Si la réanalyse est finie, l'enquête seconde ne l'est donc pas. Elle implique, d'une part, de recourir à la triangulation – autre principe de validité des résultats de l'enquête qualitative (Olivier de Sardan, 1995, p. 12) – en recoupant les éléments tirés des entretiens premiers avec les archives écrites et, d'autre part, de rouvrir la possibilité de la saturation par la revisite du terrain en allant interviewer les enquêtés.

3. L'adéquation entre matériaux premiers et problématique seconde

La validité de la réanalyse est tout autant déterminée par la relation entre matériau premier et problématique seconde : Est-ce que les données supportent la nouvelle question ? Les matériaux sont-ils suffisamment riches pour déborder la question première et permettre de répondre à la question seconde ? Il convient donc d'interroger le *fit* entre matériaux et questions de recherche (Hammersley, 2010), dès lors que ceux-ci n'ont pas été conçus pour répondre à celles-là. Dans cette perspective, deux critères semblent déterminants : l'état de conservation et le volume des matériaux.

Le premier critère concerne *l'état du matériau premier, i.e. le degré de conservation et le type de matériaux conservés*. Les entretiens en histoire orale sont réalisés dans la perspective d'être archivés et réutilisés. Si bien qu'ils sont, pour l'immense majorité, conservés et transcrits intégralement et de manière très codifiée. C'est beaucoup plus rare en science politique ou en sociologie. De fait, ici, les entretiens premiers n'ont pas été réalisés dans la perspective d'être archivés et réutilisés. Leur degré de conservation est par ailleurs assez contrasté. Le corpus de F. Matonti comprend au total 61 entretiens : 56 ont été effectués dans le cadre de son travail de doctorat, auquel s'ajoutent 5 entretiens réalisés ultérieurement. Sur les 61 entretiens, 56 ont été enregistrés (soit 78 cassettes) et 39 ont été transcrits de manière partielle ou intégrale. Seuls 4 entretiens sont définitivement perdus, n'ayant été ni enregistrés ni transcrits. 91,8 % du corpus a donc pu être exploité et réanalysé. Le corpus d'É. Bréhier comprend, quant à lui,

¹² « [...] c'est une garantie méthodologique de première importance, complémentaire de la triangulation. En différant la fin de la recherche sur un thème ou un sous-thème jusqu'à ce qu'on ne recueille plus de données nouvelles sur ce thème ou ce sous-thème, on s'oblige à ne pas se contenter de données insuffisantes ou occasionnelles, on se soumet à une procédure de validation relative des données, on s'ouvre à la possibilité d'être confronté à des données divergentes ou contradictoires. » (Olivier de Sardan, 1995, p. 14-15)

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

41 entretiens : 3 menés dans le cadre du travail de fin d'études, 10 menés dans le cadre du mémoire de DEA et 28 dans le cadre de la thèse. Aucun enregistrement audio n'a été malheureusement conservé. Pour cette raison, 17 entretiens sont définitivement perdus et 24 entretiens transcrits ont pu être collectés. Seulement 58 % du corpus a donc pu être réanalysé.

Toutefois, l'état du matériau s'avère central, au moins autant pour le type de matériaux conservés que pour leur nombre. La non-transcription des sources orales est un problème limité si l'on dispose des enregistrements audio, le matériau sonore permettant de reconstituer le matériau textuel. C'est donc une difficulté surmontable, même si elle implique un travail supplémentaire dont le coût financier et surtout temporel doit être pris en compte dès le début, si l'on souhaite travailler sur les transcriptions. En revanche, la non-conservation des enregistrements audio constitue une vraie difficulté. Si l'apport des sources orales a été maintes fois souligné en sciences sociales, il prend une importance particulière en réanalyse. Écouter les entretiens premiers permet de s'immerger dans un terrain disparu auprès d'enquêtés que l'on n'a pas soi-même interrogés et de restituer à ces derniers une certaine épaisseur. Les enquêtés cessent d'être de simples noms et une notice biographique ; le son, en donnant à entendre la voix de chaque enquêté et à saisir sa manière d'être en relation avec l'enquêteur/trice, permet de mieux comprendre certains traits de sa complexion.

À cet égard, les sources orales permettent d'opérer tout un travail réflexif sur les émotions (Bornat, 2010). Certaines histoires de vie m'ont réellement touché par la sincérité du propos, la dureté du parcours ou la dignité de l'enquêté. D'autres enquêtés suscitaient en moi davantage de distance du fait d'un ton autoritaire, d'indices d'un vrai cynisme ou encore de propos désobligeants à l'égard d'autres membres de *La Nouvelle Critique*. L'écoute des entretiens convoquait en moi tout un jeu d'appétences et de distances. Or, le travail de réflexivité permet de saisir combien ces affects renvoient au moins autant à des enjeux sociaux qu'à ma propre idiosyncrasie. Les émotions ressenties par l'enquêteur rejouent des scènes sociales déjà jouées avant lui, traduisent des distances ou des proximités de classe, de trajectoire sociale. Je ressentais pour l'essentiel les affects de mon groupe social et de mon parcours : empathie à l'égard des (rares) fils d'ouvriers ou de paysans ; antipathie pour les anciens orthodoxes qui jouent les anciens oppositionnels et respect pour ceux qui disent leur orthodoxie passée avec sincérité ; une certaine distance ironique enfin à l'égard des normaliens, mêlée à une vraie sympathie intellectuelle pour eux. La réflexivité à l'endroit même des affects que me faisait ressentir l'écoute de tel ou tel enquêté ne visait pas simplement à les objectiver pour mieux en contrôler les effets. D'une part, n'ayant pas le même parcours que les chercheurs premiers, les affects suscités pouvaient m'amener à voir des choses auxquelles ils auraient accordé moins d'importance. D'autre part, la structure des affects étant la traduction de la structure sociale, les émotions suscitées me permettaient de mieux comprendre les interactions au sein du groupe enquêté.

Le second critère concerne le *volume du corpus*. Pour que les matériaux soient suffisamment riches pour pouvoir m'aider à répondre à mes questions, il semble qu'ils doivent être déjà *a minima* relativement conséquents. Le volume ne désigne pas seulement le nombre d'entretiens

mais aussi leur longueur respective¹³ (qui se traduit par la taille des transcriptions). Ce second critère rejoint partiellement le premier. Tandis que F. Matonti a opté pour une transcription relativement fidèle et exhaustive des entretiens qu'elle a réalisés, É. Bréhier a uniquement noté les passages qui lui semblaient importants et ce sous forme résumée. Le degré de transcription inégal entre les deux chercheurs premiers aurait pu être compensé par une transcription seconde mais la perte des enregistrements des entretiens réalisés par É. Bréhier l'a rendu définitivement impossible. Ce n'est donc pas ici la longueur des entretiens mais la différence de méthode de transcription, alliée à une inégale conservation des matériaux, qui explique la différence de volume entre les deux corpus. En prenant pour indicateur le nombre de caractères (espaces non compris), la moyenne est ainsi de 48 712 signes par entretien pour F. Matonti et de 11 175 pour É. Bréhier¹⁴.

Toutefois le volume du corpus ne repose pas seulement sur la longueur des entretiens pris isolément. Le fait de réaliser des entretiens répétés avec un même enquêté peut en effet compenser en partie des entretiens relativement courts. Dans cette perspective, F. Matonti a réalisé 33 entretiens uniques, 6 fois deux entretiens successifs avec le même enquêté (soit 12 entretiens au total), à quoi s'ajoute 16 entretiens menés avec un même enquêté. É. Bréhier, pour sa part, a conduit 26 entretiens uniques, 4 entretiens réalisés à deux reprises avec le même enquêté, 1 fois trois entretiens avec le même enquêté et 1 fois quatre entretiens avec le même enquêté. L'enquête réalisée semble révéler en creux un critère négatif : si des entretiens longs et répétés ne garantissent pas le succès de la réanalyse, des entretiens courts et/ou des transcriptions très partielles en limitent considérablement la possibilité.

Pour le réanalyste, la difficulté est renforcée par le fait qu'il convient de recueillir, inventorier, classer et analyser non seulement les *matériaux* proprement dits mais également les *données*, c'est-à-dire les matériaux travaillés, interprétés et traités par les chercheurs premiers au regard des informations dont ils disposent, des questions de recherche et du cadre théorique qui sont les leurs¹⁵. Elles ne correspondent qu'à une partie du matériau rassemblé mais en sont une version enrichie. Dans ce cadre, les notes et les versions intermédiaires des projets de recherche des deux chercheurs premiers n'ont malheureusement pas été conservées. À cet égard, les entretiens réalisés avec les chercheurs premiers – trois avec É. Bréhier et deux avec F. Matonti – se sont révélés indispensables afin de retracer la genèse et le déroulement de leur enquête et notamment de comprendre comment ont été préparés et menés les entretiens premiers. L'étude de l'usage fait des matériaux dans la thèse et les publications

¹³ Stéphane Beaud relève avec justesse qu'il convient de se défier de l'inconscient quantitatif qui veut que la validité d'une enquête soit jugée à l'aune du nombre d'entretiens réalisés ; on peut au contraire en avoir peu mais des entretiens longs et répétés (Beaud, 1996, p. 234 et sq.)

¹⁴ On le voit, l'acuité de la question de l'état du matériau conservé est redoublée dans le cas de la réanalyse de plusieurs enquêtes tant elle conditionne la comparabilité des corpus. Toutefois les critères 1 (état de conservation) et 2 (volume du corpus) ne se recoupent que partiellement dans la mesure où des entretiens trop courts, même intégralement conservés et transcrits, rendraient particulièrement difficile la réanalyse.

¹⁵ Dans une veine analogue, Hammersley propose de distinguer *données* et *preuves* (*data* et *evidence*). Les « données » sont les matériaux – notes d'observation, enregistrements et transcriptions d'entretiens, corpus documentaire – que l'on fabrique au cours de la recherche et les « preuves » sont ce qu'on en fait pour valider les hypothèses (Hammersley, 2010).

tirées de l'enquête ont par ailleurs permis de compléter le travail de contextualisation. Enfin, au-delà des données s'ajoutent les *archives de l'enquête* qui englobent tous les documents en lien avec l'enquête, y compris ceux qui n'en sont pas le produit scientifique (correspondance, projets de financement, documents juridiques et administratifs, etc.).

Conclusion

Au terme de cette analyse, trois résultats ressortent nettement. Premièrement, si le chercheur ne peut prétendre à une connaissance totale de son objet, on peut néanmoins dire d'une enquête qu'elle est « terminée » dès lors que le problème qui l'a orienté est résolu et que les principes de saturation et de triangulation sont respectés. C'est à mon sens le cas des deux enquêtes premières que j'ai sélectionnées. Surtout, mon propos n'est pas, comme dans l'analyse secondaire, de vérifier si les enquêtes sont bien terminées, c'est-à-dire si elles ont été menées de façon valide. En revanche, la réanalyse que je mène contribue, comme bien d'autres, à démontrer que le matériau empirique n'est pas nécessairement « épuisé » après la fin de l'enquête première. L'étude du matériau n'est cependant pas non plus infinie. Les trois écarts mis au jour dans cet article – entre la question de recherche première et seconde, entre les méthodes induites par l'une et l'autre et entre les matériaux premiers et la nouvelle question de recherche – fonctionnent à cet égard comme autant de principes (relatifs) de limitation des réutilisations possibles.

L'enquête révèle ainsi une adéquation inégale des deux enquêtes premières à mes questions de recherche. Dans le cas d'É. Bréhier, celle-ci est plus limitée, et ce pour des raisons essentiellement matérielles et méthodologiques. D'abord, parce que l'état de conservation du matériau, plus faible, induit un volume de corpus à réanalyser plus restreint. Ensuite, parce que les entretiens réalisés sont plus directifs, même s'il est difficile de dire ce qui est le plus déterminant, de la perte d'une partie des données ou des choix méthodologiques du chercheur premier. Enfin, la méthode utilisée par le chercheur premier – sa conception de la source orale, auxiliaire de l'archive écrite, et l'approche informative pour laquelle il a opté – n'est que partiellement adéquate à la méthode qu'implique la question de recherche seconde.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

<i>Heuristique de la réanalyse de l'enquête d'É. Bréhier</i>			
Critères	Sous-critères	Enquête première	Adéquation avec l'enquête 2^{de}
Problématique et questions de recherche	Problématique	Instrumentalisation partisane des revues politiques	Forte
	Question de recherche 1	Comment expliquer l'évolution des revues socialistes ?	Forte
	Question de recherche 2	Quel(s) rôle(s) se voit confier les revues politiques ?	Forte
État du matériau	État de conservation du matériau	58,00 %	Moyenne
	Volume du matériau conservé	Entretiens résumés	Moyenne
	Type de transcription	Entretiens résumés	Faible
Ancrage méthodologique	Degré de directivité des entretiens	Forte directivité	Moyenne
	Échantillonnage	Cas multiple pour les revues, cas quasi-unique pour les acteurs	Forte
	Types d'éléments recherchés dans l'entretien	Informations factuelles	Moyenne
	Conception des rapports sources orales/écrites	Primat de l'écrit sur l'oral dans une perspective de critique historique	Moyenne

L'enquête de F. Matonti a révélé, quant à elle, une meilleure adéquation à mon projet. La problématique première, d'abord, était en parfaite adéquation avec la première de mes questions de recherche. Par ailleurs, ses matériaux se sont avérés mieux à même de répondre à la seconde question de recherche, bien que de manière limitée. Ensuite, la part des données écrites perdue a pu être presque totalement compensée par la conservation des enregistrements audio. D'autant que la conduite d'entretiens longs et répétés a garanti un volume de corpus conséquent et que la directivité des questions y cohabitait avec une grande place laissée au débordement de la grille d'entretiens, offrant un degré d'exhaustivité supérieur. Enfin et surtout, l'ancrage méthodologique de F. Matonti cherchant à articuler approches informative et interprétative, est plus proche du mien. Ce qui explique que la méthode induite par mes questions de recherche était beaucoup plus adaptée aux matériaux qu'elle a co-produits.

<i>Heuristique de la réanalyse de l'enquête de F. Matonti</i>			
Critères	Sous-critères	Enquête première	Adéquation avec l'enquête 2nde
Problématique et questions de recherche	Problématique	Gamme des rapports à l'autorité politique des intellectuels	Forte
	Question de recherche 1	Quel rapport les intellectuels communistes ont-ils à l'autorité partisane ?	Forte
	Question de recherche 2	De quelle manière se fait pour les intellectuels la sortie du PCF ?	Forte
État du matériau	État de conservation du matériau	91,80 %	Forte
	Volume du matériau conservé	Entretiens longs et répétés	Forte
	Type de transcription	Transcription fidèle et quasi-intégrale	Forte
Ancrage méthodologique	Degré de directivité des entretiens	Semi-directivité	Forte
	Échantillonnage	Cas unique pour la revue, cas multiples pour les acteurs	Forte
	Types d'éléments recherchés dans l'entretien	Perspective informative et compréhensive	Forte
	Conception des rapports sources orales/écrites	Complémentaire mais primat de l'oralité comme source ethnographique	Forte

Le second résultat de la réflexion est que la réanalyse est longue mais pas interminable. À l'encontre de la conception « positiviste », il ne s'agissait pas simplement de collecter des données mais des enquêtes, celles-ci constituant le contexte qui préside au sens de celles-là. Comme le souligne Hammersley, se prémunir contre les risques d'interprétation et de comparaison invalides des données requiert un luxe de précautions qui rend la réanalyse aussi coûteuse pour le chercheur que la réalisation d'une enquête de première main (Hammersley, 1997). Avant même toute analyse, la négociation auprès des chercheurs premiers pour l'accès à leur enquête, le travail de traitement des matériaux (collecte, inventaire, classement, critique documentaire, transcription, numérisation/océrisation, conversion des formats) et le travail d'enquête sur l'enquête (entretiens avec les chercheurs premiers, étude des publications et des archives, etc.) se sont étalés sur près de deux ans. L'analyse des entretiens, elle, est encore en cours et prendra sans doute plusieurs mois, à quoi il convient d'ajouter la phase de présentation des résultats aux chercheurs premiers qui, à mon sens, fait partie de l'analyse elle-même dans la mesure où, n'ayant pas fait moi-même le terrain, leur vision est indispensable pour éviter les sur/mésinterprétations. Au final, si les deux chercheurs premiers ont mis environ 8 ans pour mener à bien leur recherche (5 ans de thèse à quoi il faut ajouter 2 années correspondant aux mémoires pour É. Bréhier et 8 ans de thèse pour F. Matonti), la réanalyse que je mène représentera au final près de 4 années de travail. La réanalyse n'en est

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

pas pour autant interminable, sa fin étant inscrite dans la rencontre entre le caractère fini du matériau dont on dispose et ce qu'exige de lui la problématique seconde.

Le potentiel heuristique de la réanalyse n'est par ailleurs pas donné d'avance. C'est seulement en ayant des échanges prolongés avec les chercheurs, en m'immergeant dans le matériau, en entrant dans le vif de la chair discursive des entretiens que j'ai pu, progressivement, saisir les apports et limites de chaque enquête au regard de mes questions de recherche. À cet égard, la réanalyse est bel et bien un pari et une expérience. Par rapport au débat outre-Manche autour de Qualidata, la question pertinente semble moins de savoir si la réanalyse est possible que de poser la question du *ratio* entre les efforts déployés et les effets d'intelligibilité. Dans le cas présent, la réanalyse s'est avérée tout bonnement indispensable pour comprendre en particulier les stratégies d'écriture des intellectuels de revue dans des situations de censure ou de forte contrainte politique de la part de la direction partisane¹⁶.

Troisièmement, enfin, si la réanalyse elle-même est finie (au sens de la finitude), elle appelle, dans le cas présent, à prolonger l'enquête par d'autres méthodes. Même lorsque les entretiens sont courts, assez directifs et pensés comme complément à l'archive écrite, ils peuvent apporter des informations. Certaines permettent d'étayer des hypothèses jusque-là assez conjecturales. D'autres informations sont proprement inédites et permettent au socio-historien de reconstituer certains morceaux du puzzle événementiel. Par ailleurs, même lorsque les entretiens sont conçus et menés dans une logique informative, le discours des enquêtes révèle parfois, sous forme fragmentaire mais précieuse, des éléments de leurs catégories de représentation et de perception. Tout se passe donc comme s'il y avait trop de données pour conclure à un échec de la réanalyse, mais pas assez pour bénéficier, comme les enquêtes premières, d'un analogue de la saturation du matériau. À ce titre, elle exige d'être relayée par le recours à d'autres sources et la revisite. Ne pouvant se suffire à elle-même, elle a ici le statut de méthode complémentaire. Ce faisant, elle étend considérablement les sources disponibles et renforce ainsi la validité des résultats en permettant la triangulation des informations et la saturation des données. La question de la fin de l'enquête se pose donc d'une dernière manière, non plus comme fin de l'enquête première ou fin de la réanalyse mais comme fin de l'enquête seconde, dont la réanalyse n'est qu'une dimension.

Propriétés de la réanalyse/Fin de l'enquête	Finitude	Finalisation
Possibilité de la réanalyse	Matériau non épuisé même si...	Enquête première terminée
Coût temporel de la réanalyse	Réanalyse terminable mais...	Réanalyse longue
Caractère suffisant de la réanalyse	Réanalyse finie mais...	L'enquête seconde continue

¹⁶ Je développe plus avant les apports de cette réanalyse à l'histoire sociale des idées politiques dans Rioufreyt, 2017.

Au final, au-delà des débats sur sa mise à l'épreuve, c'est en tant que la présente réanalyse est possible mais difficile, chronophage mais terminable, non suffisante mais complémentaire d'autres méthodes, qu'elle constitue à mon sens un révélateur fécond du rapport complexe que l'enquête entretient avec sa fin¹⁷.

Bibliographie

Beaud Stéphane, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 226-257

Bornat Joanna, 2010, « Remembering and Reworking Emotions: The Reanalysis of Emotion in an Interview », *Oral History*, vol. 38, n° 2, p. 43-52

Bréhier Émeric, 2000, *Les revues politiques de la gauche non communiste de 1958 à 1986*, Thèse de doctorat, Science politique, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris

Burawoy Michael, 2003, « Revisits: An Outline of a Theory of Reflexive Ethnography », *American Sociological Review*, vol. 68, n° 5, p. 645-679

Corti Louise, Paul Thompson, 2004, « Secondary Analysis of Archive Data » in Seale, Clive, Gobo, Giampietro, Gubrium, Jaber, Silverman, David (eds.), *Qualitative Research Practice*, London, Sage, p. 327-343

Duchesne Sophie, 2017, « De l'analyse secondaire à la réanalyse. Une innovation méthodologique en débats », *Recherches qualitatives. Hors-série*, n° 21, p. 7-28

Duchesne Sophie, Garcia Guillaume, 2014, « beQuali : une archive qualitative au service des sciences sociales » in Cornu, Marie, Fromageau, Jérôme, Müller, Bertrand (éds.), *Archives de la recherche. Problèmes et enjeux de la construction du savoir scientifique*, Paris, L'Harmattan, p. 35-56

Glaser Barney, Strauss Anselm, 1973, *The Discovery of Grounded Theory : Stratégies for Qualitative Research*, Chicago, Eldin

Hammersley Martyn, 1997, « Qualitative Data Archiving: Some Reflections on its Prospects and Problems », *Sociology*, vol. 31, n° 1, p. 131-142

———, 2010, « Can We Re-Use Qualitative Data Via Secondary Analysis? Notes on Some Terminological and Substantive Issues », *Sociological Research Online* [En ligne], vol. 15, n° 1, URL : <http://www.socresonline.org.uk/15/1/5.html>, consulté le 28 mars 2013

Heaton Janet, 2004, *Reworking Qualitative Data*, London, Sage.

¹⁷ Ce texte n'aurait pu voir le jour sans la confiance et l'accueil que m'ont réservés Émeric Bréhier et Frédérique Matonti. Ce papier a bénéficié très largement des conseils éclairés des membres de l'équipe réAnalyse pour qui la notion de travail collectif n'a pas été qu'une formule et de la relecture avisée de Sophie Duchesne. Un grand merci à chacun d'eux. Enfin, merci aussi au Centre de données socio-politiques de Sciences Po qui a financé cette enquête de janvier 2014 à juillet 2015.

Rayon : Revenir, reprendre... Le « Re » dans l'enquête

Laferté Gilles, 2006, « Des archives d'enquêtes ethnographiques pour quoi faire? Les conditions d'une revisite », *Genèses*, vol. 2, n° 63, p. 25-45

Lejeune Christophe, 2014, Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer, Louvain, De Boeck

Matonti Frédérique, 1996, *La Double illusion*. La Nouvelle Critique : une revue du PCF, Thèse de doctorat, Science politique, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris

Mauthner Natasha S., Parry Odette et Backett-Milburn Kathryn, 1998, « The data are out there, or are they? Implications for archiving and revisiting qualitative data », *Sociology*, vol. 32, n° 4, p. 733-745

Olivier de Sardan Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain: Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n° 1, p. 71-109

Pirès Alvaro, 1997, « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique » in Poupart, Jean, Deslauriers, Jean-Pierre, Groulx, Lionel, Laperrière, Anne, Mayer, Robert, Pirès, Alvaro (éds.), *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, G. Morin, p.113-172

Rioufreyt Thibaut, 2012, La traduction du néo-travailleurs britannique dans la gauche socialiste française (1997-2008), Thèse de doctorat en science politique, Université Lumière Lyon 2/IEP de Lyon.

Rioufreyt Thibaut, 2017, « La réanalyse au service de l'histoire sociale des idées politiques. Retour d'enquête sur deux revues de parti : *La Revue Socialiste* et *La Nouvelle Critique* », *Recherches Qualitatives. Hors-série*, n° 21, p. 122-142

Savage Mike, 2005, « Revisiting Classic Qualitative Studies », *Historical Social Research/Historische Sozialforschung*, vol. 30, n° 1, p. 118-139

Savoie-Zajc Lorraine, 2006, « Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide? » *Recherches qualitatives*, n° 5, 99-111

Silberman Roxanne, 1999, *Les sciences sociales et leurs données*, Paris, Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie